

de 625, 750, 780 et même de 3,000 kilogrammes, pour ne rien dire de la Roche du Nord, à la source du fleuve Jaune, en Chine, qu'une antique tradition veut être tombée du ciel, ni d'autres roches nombreuses auxquelles les géologues attribuent la même origine.

C'est pourquoi les savants incroyables se jettent précipitamment à un extrême opposé. Pour eux maintenant, la grêle de pierres, qui assaillit les Amalécites, fut un événement tout naturel, et le feu, tombé du ciel d'après la Bible, pour venger Dieu outragé, est tout simplement, toujours d'après eux, une rencontre fortuite d'étoiles filantes et de bolides. Belle invention en vérité ! Ces aérolithes, qui naturellement poursuivaient les Amalécites sans frapper aucun des Hébreux victorieux qui les talonnaient, ces aérolithes, disons-nous, devaient suivre une trajectoire assez étrange ; et de plus ces bolides qui s'abattaient en droite ligne sur les personnes et les lieux dignes d'un tel châtement ! Pauvre incrédulité ! Elle est en droit de vanter ses progrès. Au siècle dernier, elle basait ses objections sur l'ignorance scientifique de ses apôtres ; aujourd'hui elle les fonde sur le manque de bon sens. Mais revenons à nos moutons.

Les étoiles filantes et les bolides font voir par leur vélocité qu'ils viennent, comme les comètes, des espaces célestes ; selon la même loi, des corps qui composent ces météores, les uns s'arrêtent dans notre système et les autres ne font qu'y passer en retournant dans l'espace. De là vient qu'il y a des apparitions d'étoiles filantes périodiques, et d'autres, comme l'on dit, sporadiques. Attendu l'identité de l'orbite il y a de ces essaims de corpuscules au milieu desquels, nous le savons, se trouvent des comètes ; mais ce n'est pas toujours le cas et ce n'est pas nécessaire, car les comètes représentent plutôt un état particulier, ou peut-être un nucléus plus considérable de cette matière qui peut exister émiétée et presque réduite en poussière.

Heureusement les essaims de bolides, qui sont les intermédiaires entre les étoiles filantes et les comètes, sont rares, si tant est qu'il y en ait ; les pluies de pierres observées jusqu'à ce jour semblent être nées de l'explosion d'un seul bolide. Ces corps donc, comme ceux qui, entrant dans l'atmosphère terrestre, produisent le phénomène des étoiles filantes, sont pour la plupart des êtres solitaires, qui errent entre les planètes, même voyagent dans d'autres systèmes et ici ou là finissent, en très grand nombre, par tomber sur quelque astre dont ils se sont trop approché. Rien cependant n'empêcherait que l'un d'entre eux plus considérable se fourvoyât, et, s'abattant sur la Terre, lui donnât un choc dont on dût s'apercevoir. Tout dépend de leur masse, car, pour la vélocité, ils ne laissent rien à désirer. Autant que nous savons jusqu'à présent tous ces astres sont pourtant assez petits pour n'inspirer aucune crainte.

Mais ceux qui (par ignorance, comme d'habitude) se moquaient naguère de l'Écriture sainte, parce qu'il y est parlé de la chute d'étoiles sur notre globe et qui croyaient faire de l'esprit en disant qu'il était bien petit pour recevoir des corps si grands, n'en sont-ils pas réduits aujourd'hui à craindre, lors même qu'il n'y a aucune raison de l'appréhender, la fin du monde par le choc des comètes (étoiles véritables aussi bien que les bolides en égard à leur provenance). Cette année même, nous avons entendu le long des rues de Florence, comme partout ailleurs, les colporteurs de journaux, gent loin d'être cléricale, crier à gorge déployée : *Lisez, messieurs ; le rapport de l'astronome américain, avec l'explication de la comète et la fin du monde. — Et stelle cadent de celo ; et stelle de celo ceciderunt*, murmurerait en passant quelque bon prêtre ; les étoiles tomberont sinon cette fois, certainement au temps fixé par Dieu dans ses éternels conseils. L'astronome américain a pu se tromper, mais la parole de Dieu ne passe pas et elle sera accomplie.

GIULIO.

(A suivre.)

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) entra, à l'âge de vingt-et-un ans, dans un monastère de Carmélites. Elle a écrit elle-même sa vie, et après elle Ponce de Léon et Diego de Gomez l'ont fait. Ses œuvres sont consignées dans quatre volumes in-folio. Ses traités, le *Chemin de la perfection*, le *Château de l'âme*, *Pensées sur l'amour de Dieu*, etc., ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe.

Que le lecteur suppose un écrivain soutenant son style par les élans les plus passionnés de l'âme, par une sensibilité inouïe de cœur, par une inspiration coulant d'une source vive et féconde, et l'on aura une idée des écrits de cette sainte. "Suivez-la, suivez-la, s'écrie Ponce de Léon, le Saint-Esprit parle par sa bouche."

Le sentier lumineux qu'elle a tracé, ajoute un autre de ses biographes, conduit au trône du Tout-Puissant ; elle a vu Dieu face à face, elle vous le fera voir ; avec elle, il n'est pas de montagnes si abruptes dont la pente

ne s'adoucisce ; la voie de la perfection est facile, car c'est la vertu qui y mène, et la vertu c'est l'amour. Que d'autres, à la parole sinistre, interrogent sans cesse les douleurs de l'enfer et fassent sortir d'effrayantes lamentations de ce gouffre toujours béant dans leur discours, sainte Thérèse, appuyée sur l'espérance et la foi, ouvre en souriant les régions célestes aux regards de l'homme ; elle en raconte les joies, elle en répand autour d'elle le calme et la sérénité, ou si par moment elle songe aux rigueurs de la justice divine, la charité l'embrase d'une tendresse si compatissante, qu'elle plaint tous les damnés et jusqu'au démon, dont la peine est plus grande, à ses yeux, que celle infligée à ses victimes : *le malheureux*, dit-elle, *il ne saurait aimer !*

Sapho, chez les Grecs, l'Alfaisuli des Arabes, et toutes ces grandes figures de femmes qui apparaissent dans l'histoire littéraire des peuples, sont loin d'atteindre la sainte carmélite d'Avila. La poésie se ressent de la poétique candeur de sa foi !

Prier avec tous et pour tous, pleurer avec ceux qui pleurent et souffrir avec ceux qui souffrent, tel fut le pieux apostolat de sainte Thérèse. Ponce de Léon, Luis de Grenade, sainte Thérèse, Las Casas, cet Isaïe du catholicisme, voilà les vrais apôtres de l'école spiritualiste en Espagne—école qui renversa ce qui restait de mauvais goût et qui présagea la glorieuse époque des trois Philippe.

C'est à tort que la plupart des biographes attribuent à Lope de Véga l'honneur d'avoir créé le théâtre espagnol ; c'est, ou une exactitude à relever ou un préjugé à détruire. Le théâtre espagnol doit avoir, à peu de chose près, dit Lottin de Laval, la même généalogie que ceux de France et d'Italie. D'après la *Cronica general del Espana*, des *Troubadores y juglares* (troubadours et jongleurs) assistèrent aux noces des filles du Cid, vers 1090, et ces poètes nomades, après avoir fait entendre le chant du barde et du rapsode, se réunissaient en troupes pour offrir à leurs hôtes des représentations où chacun pouvait faire briller son talent de poète, de danseur ou de musicien ;—telle fut la gaie-science, ce premier jalon du théâtre moderne. D'un autre côté, les Espagnols, peuple éminemment religieux, assistaient avec délices aux *mystères* que leurs prêtres représentaient dans les églises. Nous partageons l'opinion de Viardot, qui croit que ces mystères ont donné naissance aux drames religieux appelés *Autos sacramentales* ou *Comedias divinas*, genre auquel se sont adonné les plus beaux génies du théâtre espagnol.

Meratin (1) dit : "Notre Eglise, après avoir lancé interdiction sur interdiction pour faire cesser des représentations condamnées par les conciles, avait reconnu que les lois luttèrent en vain contre les habitudes populaires, et que, puisqu'il fallait absolument des fêtes, c'était à elle d'en prendre la direction pour les épurer des obscénités qui les souillaient. Elle rappela que les fêtes les plus solennelles du catholicisme avaient été célébrées autrefois par des chants, des cançons, des divertissements, et elle résolut de procurer au peuple, avec plus de décence et à l'abri du sanctuaire, les mêmes plaisirs qu'il avait goûtés sur les places et les promenades publiques."

Bouterweck et Signorelli, deux critiques distingués, sont encore dans l'erreur quand ils attribuent l'invention des *Autos*, le premier à Caldéron, et l'autre à Lope de Véga. Cervantes, qui apparut avant Lope de Véga, dit dans le *Prologo de sus Comedias*, qu'avant l'âge de onze ans son goût pour le théâtre et la poésie naquit devant les tréteaux du célèbre Lope de Rueda. "Moi, dit-il, comme le plus vieux, je me souvenais d'avoir vu un jour le grand Lope de Rueda, homme insigne pour l'esprit et la représentation. Dans le temps de ce célèbre acteur espagnol, tout l'attirail d'un acteur de comédie s'enfermait dans un sac."

Le mauvais goût qui distingue l'école antique fut combattu par une nouvelle école qui s'éleva à côté d'elle. Cette nouvelle école nationale trouva des zélés dans la personne de Villabonis, moraliste distingué, qui composa des écrits intitulés : *Problemas naturales y morales*, *Los tormentos delos avaros* ; Fernan Perez de Oliva (1494), traducteur de Plaute, d'Eurypide, de Sophocle ; Pedro Simon Abril (1530), qui traduisit un grand nombre d'auteurs grecs et latins. Déjà l'élan avait été donné par Rodrigo de Cota et Juan de la Encina, qui peuvent être considérés comme les pères de l'art dramatique et les véritables fondateurs de l'école nationale.

L'apparition de la *Célestine*, cette farce licencieuse qui eut plus de vogue dans le XVI^e siècle que *Don Quichotte* dans le XVII^e, prouve que l'auteur principal de ce drame, Ferdinand de Rojas, était doué d'un grand talent dramatique.

Torres Naharro fut le Boscan du théâtre. On cite huit comédies de cet auteur. Ses œuvres ont été imprimées pour la première fois, à Rome, en 1517, sous le titre de *Propaladia*. Son dialogue est vif, mais il est loin de connaître les règles sévères des unités de temps, de lieu et d'action. La *Comedia tinelaria* et la *Comedia soldatesca* sont d'excellentes peintures de mœurs. Il mérite bien le titre d'*artificioso* que lui donna Cer-

vantes. La marche de l'action est trop souvent ralentie dans ses comédies par la multiplicité des intrigues.

Augustin Rojas Villandrando, dans son roman plaisant : *Le Voyage amusant*, décrit l'indigence et la vie vagabonde des auteurs ou acteurs dramatiques. D'après son catalogue, huit noms représentent les différentes espèces de troupes ou d'acteurs qui, pauvres, dénués, portant dans un sac l'attirail de leurs représentations, allant par les villages de la vieille Castille, grimaçant, hurlant, astiqués de longues barbes postiches, tendant une main amaigrie pour recevoir l'aumône du passant. Des confréries succédèrent à ces acteurs nomades ; on cite surtout celle de la *Passion* et celle de *Notre-Dame de la Solitude*.

Cependant, l'art n'avancait que lentement. Un parti puissant, les *Mousquetaires*, avait entrepris de renverser ces représentations qui, en réalité, tranchaient du ridicule. On siffla les acteurs, brisa leur attirail, et on les traqua comme des bêtes fauves. Mais un homme d'esprit, quoique sans éducation, un pauvre batteur d'or, avait d'un coup d'œil saisi ce qui manquait à ces troupes inexpérimentées. Il laissa là son établi, ses outils et commença à parcourir l'Espagne en compagnie de quelques confrères.

Lope de Rueda, car tel était son nom, avait deux grandes qualités : il était à la fois peintre et observateur. Il nous reste de lui quatre comédies, deux colloques en prose et un colloque en vers.

Original comme peut l'être un artisan, homme de bon sens avant tout, il remplit en peu de temps l'Espagne du bruit de son nom. Son seul but était d'amuser : il était trop ignorant pour apprécier l'art. N'empêche que son dialogue est aussi vif, aussi piquant que celui de Plaute. Licenciés, bacheliers, docteurs, étudiants, alguasils, hidalgos, tous ces gros bonnets qu'il avait vus poser devant sa boutique, trouvent dans ses drames des plats tout servis. C'est ainsi que Rueda parvint à trouver le vrai chemin de la comédie, sans cependant faire un pas de plus pour atteindre l'art ; mais il avait déjà beaucoup fait. Rueda avait deviné l'art de développer les passions, et il réussit dans les détails. Chez lui, la gaieté s'allie à la raison ; caustique sans être acrimonieux, philosophe sans être pédant, chaste sans artifice, sa phrase a toujours une allure vive, un tour original.

L'Espagne honora le poète qui l'avait amusé, et il emporta en mourant l'estime et l'admiration de ses concitoyens.

Juan de Timoneda marcha sur les traces de son ami et de son maître Rueda ; il est plus savant, mais moins original. Parmi ses pièces on cite la *Brebis perdue* et un recueil d'histoires plutôt amusantes qu'utiles : *Le Patramiello*.

Alonso de la Véga (1566) laissa trois comédies, et Gil Vicente en fit un plus grand nombre. D'après Cervantes, Naharro serait le successeur de Rueda ; il excellait paraît-il à faire des fanfarons poltrons ; il aurait opéré une véritable révolution dans les costumes, placé l'orchestre devant le théâtre, aboli en partie la barbe postiche, indispensable jusqu'à lui, imita les décorations, les nuages, les éclairs, le tonnerre, etc.

Juan de la Cueva (1550-1594) composa un grand nombre d'ouvrages lyriques, épiques et dramatiques. Il est encore l'auteur d'un art poétique. Doué d'une imagination fouguese, il s'élève trop souvent dans le vague. S'il eut guidé son talent, il aurait fait avancer l'art, mais il visa trop à l'effet et au superficiel.

Nous abordons avec plaisir l'époque la plus glorieuse pour le théâtre espagnol, la période des trois Philippe. C'est alors que l'on voit la poésie se mêler à tout ; "chaque colline était un parnasse et chaque fontaine une hypocène ; elle se manifestait partout, dans les fêtes religieuses, les processions, les sérénades, les réjouissances publiques et les combats de taureaux."

L'Espagne compte parmi ses plus grands écrivains, Cervantes, Lope de Véga, Caldéron de la Berca. C'est le moment d'examiner à part ces grandes figures de l'Espagne littéraire.

CERVANTES

Don Miguel Cervantes Saavedra naquit à Alcalá de Henarès, petit village de la nouvelle Castille, le 9 octobre 1547. Son père était un pauvre hidalgo, "un de ceux qui ont une lame au râtelier, une vieille rondache, un roussin maigre et un chien courant."

On le destinait à l'état ecclésiastique, mais, après quelques études faites à Madrid, don Miguel préféra aux prébendes et aux évêchés tant rêvés par ses parents l'atmosphère des triptots de Madrid—séjours fréquentés par les beaux esprits et les porte-rapieres de la capitale.

Ses premières poésies sont dans le goût de l'époque ; c'est dire qu'elles sont médiocres. Son roman pastoral, *Philène*, est fade et n'obtint pas un meilleur succès. Désespéré, don Miguel, pour échapper à la pauvreté qui le menaçait, se tourna vers la carrière des armes. Aventureux comme tous les gens de sa condition, il part pour l'Italie : l'Europe alors était en feu. Il s'engage dans les troupes de Marc-Antoine Colona, général en chef de l'armée et de la flotte de Pie V, après avoir été, comme Gil Blas, le valet de chambre du cardinal Aquaviva. Il fit partie de la fatale expédition de ce chef,

(1) *Origines del teatro espanol.*